

ELLE A QUINZE ANS

Concours Anzin-Saint-Aubin 2011

Thème : à partir de cette photo



Elle aime marcher pieds nus. Sentir le sable, le sel, l'eau qui va et vient. Elle aime être avec lui, il ne la quitte jamais, il s'appelle « Le chien ». Rester là toute la matinée à chercher des coquillages et à vivre de grandes aventures plein la tête. Elle aime jouer sur la plage, elle a quinze ans, l'âge de ne plus vouloir être d'ici, l'âge de ne plus vouloir rester seule, tout l'été, dans un presque village où tout le monde la connaît. Elle s'en moque, elle aime ce coin du monde et à défaut d'en connaître d'autres elle sait qu'ici elle sera toujours un peu chez elle. Ses amis sont partis en vacances ou partis pour de bon, travailler, à l'université ou enfuis, le plus loin possible de cette plage et du presque village. Elle arrive à les comprendre certains soirs, quand seule elle rentre chez elle et ne croise personne. Ni habitant, ni voiture, ni vacanciers, personne, juste son chien à ses côtés et ses aventures pas encore commencées. Elle est née dans un coin de plage que personne ne veut lui voler, un coin de plage gris et réservé aux mouettes et aux pêcheurs. Pas de parasols l'été, juste les bateaux du village qui reviennent un peu avant midi les filets remplis avec de quoi survivre et résister à l'étau qui se resserre autour de leur petit monde. Elle a quinze ans, l'âge pour comprendre et elle comprend, elle vit et ressent cette lente révolution qui s'opère autour de son coin de plage, le nouveau monde qui la dévore, elle, son chien et son père.

Son père est né ici, vingt-cinq ans avant elle et comme le père de son père il habite quatre murs recouverts par la végétation brûlée par l'océan. Il pêche, il a toujours pêché, tous les jours, par n'importe quel temps. Il a souvent eu peur, souvent il s'est vu partir, avalé par son cruel gagne-pain. Le pain aujourd'hui ne se gagne plus. Le poisson est moins cher que la farine, c'est un des premiers signes de la lente révolution. Le poisson aujourd'hui ne nourrit plus personne, dans son village ils ne sont plus que trois à continuer dans une désespérance même plus dissimulée à affronter les vagues, le soleil et le vent, la peur d'avoir envie de ne plus vouloir revenir. Son père la pousse à travailler le mieux possible au lycée, elle, se moque du lycée, elle veut pêcher et le plus tôt possible, il en est accablé et fier à la fois. Il est fier de savoir que sa fille a compris que cette plage et ce bateau ne représentent pas seulement la chance ou la déveine d'être né quelque part, cette plage et ce bateau ont vu trop de sang, de larmes, ont connu trop de joies et d'amour pour ne représenter que l'hypothèque de ses quatre murs et ses demandes de subvention à l'union européenne. Elle veut pêcher, être de cette tribu étrange des travailleurs de la mer, sortis d'un trou de mémoire, exhumés d'une époque oubliée depuis l'invention de la productivité, du chiffre et de la victoire de la pêche intensive et criminelle. Elle veut pêcher, pour elle, en aucun cas pour les autres, pas même pour son père, les autres de toutes façons il

n'y en a pas, et son père elle ne l'écoute plus souvent. Elle veut pêcher pour se prouver qu'elle a eu raison de rester, qu'elle a eu raison de croire en elle et en sa plage.

Elle arrive chez elle juste avant de se faire dévorer par la tombée de cette nuit d'été, « le chien » s'empresse d'entrer en poussant la porte avec ses deux pattes avant. Son père est attablé, seul, comme souvent le soir, l'attendant avant de cuisiner, un verre de blanc posé devant lui et son tabac à rouler sous le coude. Il ne se retourne pas, elle ne dit rien, s'assoit à côté de lui. Il ne la remarque presque pas. Elle se sert un verre d'eau, et prend le paquet de tabac de son père pour se rouler une cigarette. Il lève machinalement le coude et avec sa main lui caresse la joue. Il a eu un problème en mer cet après-midi, il faut sortir le bateau le mettre sur remorque, il pense que la coque est endommagée. Elle finit son verre et appelle son oncle, il a une remorque, ne vit plus ici depuis longtemps mais est toujours là pour aider. Il bosse pour la météo, il est toujours un petit peu du côté des marins. Il passera le lendemain, à dix heures avant d'aller travailler. Son père reste à table, se sert un autre verre et se roule une cigarette, il faut qu'il aille encore chez le voisin qui travaille en ville mais qui a gardé le vieux tracteur familial. Demain il faudra tracter le bateau.

Heureusement ce matin il fait beau temps. Il commence à tracter, personne n'avait le temps de rester aider mais il a la remorque et le tracteur, c'est déjà ça. Elle le regarde de loin, comme il lui a demandé, il n'a pas envie qu'elle se retrouve coincée dans une embardée. L'océan est clément, il a vu qu'il était seul alors il ne se bat pas et lui laisse récupérer sa barque. « Le chien » court après les mouettes, elle, enrage de ne pas pouvoir aider. Le tracteur râle, grogne mais tout se passe plutôt bien, il arrive même à mettre le bateau sur remorque sans embuches. La voiture est attelée, la route n'est pas très longue pour laisser le bateau chez son ami. Ils se connaissent depuis toujours, l'un navigue, l'autre répare et sauve ce qu'il peut sauver sur ces vieux chaluts si précieux. Il fera au mieux, peut être une semaine, peut être dix jours. Avant de rentrer ils doivent s'arrêter à la banque, il doit parler de la casse, de la réparation et du prévisionnel de l'année à venir. Elle, n'aime pas les banques. Trop souvent elle a vu son père passer la nuit avec sa calculatrice essayant d'additionner des soustractions, essayant de trouver une solution pour sauver son bateau, sa maison et sa fille. Les banques, elle sait qu'elles ne sont pas du côté des marins, les banques ne sont du côté de personne, les banques prêtent et compte leurs intérêts. Sans visage, sans nom, son père ne rencontre jamais la même personne, les conseillers changent chaque année, il faut éviter de créer des liens, les amis ne font pas de bons comptes. Il lui demande de rester dans la voiture, il n'en a pas pour longtemps. Elle soupire et monte le son de la radio. Elle attend une petite demi-heure et en profite pour regarder la ville, le bruit, les klaxons, elle n'aime pas la ville, elle se refuse à l'aimer. Son père revient, il a les yeux rouges, il démarre, baisse le son de la radio et ne dit rien. Au bout d'une vingtaine de minutes elle lui demande si il va bien, il ralentit, la regarde et la prévient, l'an prochain elle a intérêt d'avoir son bac.